

Il s'agit d'une broderie religieuse exécutée en Moldavie en 1500, une bannière de procession offerte par le prince Etienne (le Grand) au monastère de Zographou. Le Mont Athos où se trouve cette fondation byzantine était, à l'époque, le siège de la mémoire de l'Empire, toujours vivante; il était la terre des saints et des ascètes; il est encore couvert de monuments enrichis par la piété des *basileis*. De sorte que le prince moldave fut un bienfaiteur de Zographou et la liste de ses nombreuses donations commence dès 1466. Outre les manuscrits envoyés à ce couvent et les rhipidia en argent qui sont également un don d'Etienne, Zographou avait conservé un objet liturgique de grande valeur: cette image de saint Georges, couronné par des anges, trônant et l'épée à la main, foulant aux pieds le Dragon. L'inscription en slavon porte la date et ajoute que c'est la 43^e année du règne d'Etienne. Celui-là venait justement de renouer une alliance anti-ottomane avec la Hongrie et était déçu de n'avoir pas pu obtenir l'appui, exigé par lui, de la Pologne-Lithuanie et de Venise. Comme le prince supplie le saint de lui accorder sa protection, il est normal de comprendre qu'il cherche un triomphe militaire en même temps qu'une victoire spirituelle (les observations judicieuses de Petre Guran à ce sujet nous rappellent que saint Georges est aussi, depuis 1487, le patron de Voroneț). Sur une autre bannière représentant saint Georges et que les moines de Zographou tenaient toujours pour une offrande d'Etienne, l'inscription confère au saint le titre de «compagnon des empereurs au combat» (p.107).

L'existence de cet étendard fut signalée pour la première fois en 1882, mais les photos que le roi Charles I de Roumanie a vu et qui ont été publiées par le grand slaviste Ioan Bogdan en 1902 n'ont été prises que plus tard, après la malencontreuse intervention qui a partiellement abîmé l'objet. Une seconde édition, due à l'érudit russe N.P. Kondakov, allait paraître tout de suite, en 1903. Les démarches des autorités roumaines pour ramener au pays cette relique historique, amorcées en 1915 par une initiative du consul à Salonique C.G.Ionescu, vont se précipiter deux ans plus tard, lorsque la situation critique de la Roumanie, envahie par les armées ennemies, a suggéré au Président du Conseil I.I.C.Brătianu d'utiliser la récupération de l'objet pour encourager l'opinion publique. L'opération a été possible grâce au concours de l'allié français: l'Armée d'Orient se trouvait à Salonique et le général Sarrail s'est déclaré d'accord en mars 1917. L'étendard fut enlevé aux moines et expédié à Paris, en attendant l'occasion propice pour l'envoyer au gouvernement roumain. La remise officielle au représentant diplomatique de la Roumanie eut lieu en juillet, en présence de Poincaré lui-même avec toute la pompe désirable. Ce n'est qu'en 1920 que ce voyage s'est achevé. Le Musée Militaire de Bucarest a conservé l'objet pendant cinquante ans; à présent, on peut le voir, resplendissant, au Musée National d'Histoire.

Un chapitre particulièrement intéressant donne tous les détails sur le processus de restauration que rendait nécessaire l'état avancé de dégradation de la broderie.

Andrei Pippidi

Vera Георгиевна ЧЕНЦОВА, *Икона Иверской Богородицы (Очерки истории отношений Греческой церкви с Россией в середине XVII в. по документам РГАДА)*, Moscou: «ИНДРИК», 2010, 416 pp.

Le livre est une collection d'études sur les relations de la Russie avec Mont Athos, le Patriarcat Œcuménique et l'espace sud-est européen en général. Les études ont comme point de départ les riches collections de documents grecs des archives russes. Les recherches de Vera Tchentsova sur ces documents grecs inédits ou peu connus ont eu comme résultat un nombre d'études publiées les dernières années.

Le point de départ de l'ouvrage est un fait historique: l'arrivée à Moscou, en 1648, d'une copie de la fameuse icône de la Vierge Portaitissa du monastère d'Iviron. Apportée en Russie par les moines Ivirites, la copie de l'icône était accompagnée par deux lettres grecques, l'une adressée au tsar et l'autre à l'archimandrite Nikon, ultérieurement patriarche de Moscou. Ces deux lettres sont la seule documentation strictement contemporaine de l'événement, à côté du récit de Paul d'Alep (exposant une version des faits dépendante de celle contenue dans les deux lettres). L'analyse de ces deux lettres

donna à l'auteur l'occasion de faire une incursion dans l'histoire des relations de la Russie avec l'espace sud et sud-est européen au XVII^e siècle.

Vera Tchentsova, helléniste, spécialisée dans l'histoire du XVII^e siècle met en valeur les fonds de documents grecs conservés dans les Archives des Actes Anciens de la Russie. Un grand nombre de documents grecs a été apporté en Russie par des représentants des monastères de l'espace grec pendant la seconde moitié du XVII^e siècle.

Le travail de l'auteur est semblable à celui d'un détective. Comme le contenu de ces documents était souvent répétitif (il s'agit de lettres de recommandation pour obtenir «l'aumône» du tsar), l'étude ne se limite pas à une simple lecture du contenu. Vera Tchentsova fait une analyse paléographique et diplomatique du matériel d'archive en étudiant l'écriture, les sceaux, les signatures et le support des actes.

Cette analyse externe des documents a conduit à des résultats intéressants. L'auteur a identifié des groupes de documents émanant du même copiste ou des autres avec des sceaux ou des signatures semblables ou écrits sur un support similaire.

Mettant en valeur les informations obtenues par l'étude complexe des documents, l'auteur affirme: «une quantité tout à fait inattendue d'actes grecs vantant officiellement les origines les plus diverses trouve en réalité son lieu de rédaction dans les principautés roumaines et, plus particulièrement, dans les nombreux métoques qu'y possédaient les monastères grecs».

L'étude des documents grecs apportés en Russie à la moitié du XVII^e siècle met en évidence le fait que parfois les documents ne sont pas des originaux, mais des imitations des actes officiels émis par le Patriarcat de Constantinople ou par des monastères de l'espace grec. Selon l'auteur l'origine de ces imitations peut être retracée jusqu'en Moldavie et Valachie et leur rôle était double: celui de faciliter aux envoyés des cercles ecclésiastiques et politiques roumains l'accès à la cour du tsar et d'assurer le support économique russe aux «exilés» des principautés roumaines. L'auteur ne parle pas de documents «faux» mais d'«imitations». Les empreintes sigillaires des deux lettres accompagnant la copie de l'icône d'Iviron sont semblables, mais non identiques avec le sceau officiel du monastère athonite. Il s'agit peut-être, selon l'auteur de lettres écrites dans l'un des métoques du monastère dans les principautés roumaines. Cette hypothèse est soutenue par l'analyse paléographique d'un grand nombre de documents. L'auteur remarque: «les monastères étant des personnes morales disposant d'un réseau de métoques, il était tout à fait possible d'émettre des documents en leur nom en dehors de la „maison mère”».

L'origine moldave de certains «moines serbes» arrivés à Moscou en 1648 est mentionnée aussi par le moine Nicéphore du monastère de Saint-Pantéléèmon de l'Athos.

Un autre fait étrange est l'attitude tolérante des autorités russes envers les documents grecs suspects. Le bureau des ambassadeurs acceptait généralement l'authenticité de ces documents et donnait l'«aumône du tsar» aux porteurs de ces lettres. L'auteur pense que le rôle de ces personnes était beaucoup plus complexe que celui d'obtenir des aides économiques. Les porteurs de ces lettres étaient parfois émissaires des représentants de l'Église grecque «exilés» dans les principautés roumaines et avaient une position très importante dans les contacts diplomatiques de ceux-ci avec la Russie, véhiculant des nouvelles vitales sur la situation politique en Europe du Sud-Est. L'État russe était à l'époque engagé sur la voie de réformes ecclésiastiques et de changements dramatiques de sa politique étrangère.

L'hypothèse de la production de ces documents dans les métoques des monastères grecs de Moldavie et de Valachie ouvre une nouvelle perspective sur le rôle de ces monastères et des membres du clergé grec qui y séjournaient dans les relations de la Russie avec le Sud-Est de l'Europe. L'époque en question est marquée pour l'état et l'Église russe par une nouvelle attitude «universaliste», avec de conséquences complexes. La Russie essayait de trouver une position nouvelle dans l'équilibre de pouvoir de la région. Les autres protagonistes étaient la Pologne (mentionnée dans l'ouvrage sous le nom de «Rzeczpospolita»), la Suede, l'empire ottoman, l'État des Cosaques et les principautés roumaines.

Une des personnalités ecclésiastiques grecques venues à Moscou en passant par les pays roumains était l'ex patriarche oecuménique Athanase Patélaros. Impliqué dans le projet d'alliance de Basile Lupu avec les Cosaques et dans celui qui allait rattacher ces derniers à l'autorité du tsar,

Patélaros voyait dans l'état russe un «empire orthodoxe», héritier de l'«empire grec». Né en Crète, Athanase Patélaros était d'avis que, à l'époque de la guerre de Candie, la Russie devait intervenir militairement contre la Porte ottomane.

Un autre sujet important abordé dans ce livre est celui des pourparlers entre la Moldavie et la Russie en 1656. Déjà en juin 1655, Gheorghe Ștefan, le prince de Moldavie, dépêcha auprès du tsar ses ambassadeurs, le métropolite de Suceava Gédéon et le logothète Grégoire Neaniul mais, empêchés par le hetman cosaque, ceux-ci furent obligés de retourner en Moldavie. Les deux ambassadeurs réussirent à entrer en Russie en mars 1656, portant des lettres du patriarche Païsius de Jérusalem qui appuyait les efforts de Gheorghe Ștefan d'établir une relation régulière avec le tsar.

Les pourparlers russo-moldaves s'achevèrent par la conclusion d'un traité rédigé en grec (dont on connaît également une version russe). Le document, publié pour la première fois par D.G. Ionescu en 1933, n'est pas un traité proprement dit, mais une lettre contenant les conditions de la partie moldave pour la soumission du pays à la Russie. Les observations de Vera Tchentsova éclairent plusieurs aspects de ce document. L'analyse paléographique du texte confirme que le scribe fut l'archimandrite Dionysios d'Ivion. Les conditions ont été écrites à Moscou et signées par les deux envoyés moldaves, représentants de Gheorghe Ștefan. Le document porte aussi la signature du patriarche Macaire d'Antioche en caractères arabes et une note en grec écrite par l'hiérodiaque Mélétius le Grec. La signature du patriarche et la notice grecque se trouvent sur un feuillet collé au document original. Le traité de 1656 n'a pas eu des conséquences. Un dernier émissaire grec de Gheorghe Ștefan auprès du tsar portait aussi une lettre écrite par le même Dionysios d'Ivion.

Quelques documents grecs sont publiés en original dans l'ouvrage: il s'agit des lettres d'avis de Yuri (Georges) Constantinov Karapiperov, rédigées à Poutivl et Kalouga. Parmi les informations contenues dans ces lettres on remarque les rumeurs concernant l'intention du roi Ladislas IV de conversion à l'Orthodoxie.

Nous considérons qu'une édition du texte original de tous les documents grecs utilisés dans l'ouvrage dont une grande partie est inédite ou peu connue, pourrait s'avérer utile pour la recherche.

Un autre aspect intéressant est celui concernant l'activité de Manuel de Kastoria (Manuel Konstantinov dans l'ouvrage), personnalité notable des Grecs de l'empire ottoman. Pendant un de ses nombreux voyages en Russie, Manuel de Kastoria donna son appui financier aux moines d'Ivion apportant la copie de l'icône de Portaïtissa.

Vera Tchentsova ajoute une hypothèse intéressante sur la première copie de l'icône de Portaïtissa arrivée en Russie en 1648. Selon cette hypothèse, la copie de l'icône, dont les dimensions diffèrent de celles de l'original, aurait été réalisée en Moldavie, dans «les cellules d'Ivion» de Roman, par le peintre Jamblique. L'auteur constate le caractère métrique de l'inscription de l'icône et opine qu'on doit lire τοῦ Ἱερωμένου au lieu de τοῦ Ῥωμανοῦ. L'inscription mentionne donc un toponyme (la ville de Roman en Moldavie) et non le patronyme du peintre (Romanos). Si cette nouvelle lecture de l'inscription s'avère correcte il s'agit d'une information importante sur l'activité artistique en Moldavie pendant le XVII^e siècle.

L'ouvrage offre une nouvelle perspective sur l'activité des personnalités ecclésiastiques grecques comme le patriarche Païsius de Jérusalem, Athanase Patélaros, Gabriel Vlasios ou Dionysios d'Ivion dans les principautés roumaines et en Russie. Les documents étudiés mettent en évidence le rôle de ces personnalités dans les transformations religieuses et idéologiques en Russie au XVII^e siècle.

L'auteur fait des analyses de détail conduisant à l'identification d'un scribe ou d'autre, mais aussi elle fait un travail de synthèse, en étudiant les informations directes ou indirectes des documents. L'argumentation du livre et les considérations paléographiques sont soutenues aussi par des reproductions photographiques de documents.

Les études du livre (dont la richesse d'information ne peut pas être épuisée dans le cadre du présent compte rendu) sont en outre munies d'un appareil critique substantiel, y compris une bibliographie exhaustive des ouvrages concernant le sujet abordé. On peut remarquer aussi une large connaissance de la bibliographie historique grecque et roumaine. Un index de noms propres et un résumé en français complètent l'ouvrage.

Mihai Țipău